

### III. À partir du séminaire *Quels enjeux du phallique ?* Retour à Freud

Annie Tardits

#### Lectures des *Mémorables* du Président Schreber<sup>8</sup>

Je me suis longtemps contentée des lectures de Freud et de Lacan sur le texte de Schreber, de tel ou tel chapitre du livre et des commentaires que j'entendais. C'est seulement il y a une dizaine d'années que je me suis mise à lire le *grand récit des choses mémorables*. J'ai plongé dans ce texte à cause de la « langue de fond » forgée par le Président et de la place que Freud lui a donnée. Dans la dixième Conférence, il la met en série avec le rêve, les contes, les mythes, les chansons, etc., soit des textes qu'il juge, et Lacan avec lui, essentiels à la formation de l'analyste. Il la fait équivaloir à *la* symbolique, à ce mode particulier d'expression où la sorte de précipités de métaphores que sont les symboles ressortissent de la signification phallique. En 1925, Freud étend la pertinente trouvaille de Schreber et parle de « *notre* » langue de fond.

Le lien avancé par Freud entre la langue de fond, forgée par Schreber dans sa paranoïa, et la symbolique phallique m'a surprise. Je n'en avais pas entendu parler, j'étais accoutumée à lire et entendre commenter le «  $\Phi 0$  » corrélat du «  $P 0$  » avec lesquels Lacan écrit dans le schéma I l'effondrement de Schreber, le gouffre du « meurtre d'âme » et la persécution sexuelle, le crépuscule du monde. Je n'entendais pas non plus parler de la piste ouverte par Lacan en 1966 dans les *Cahiers pour l'analyse* (n°5). Il y invite à lire Schreber avec la question de la jouissance, identifiée par le Président au lieu de l'Autre, et avec la polarité, récemment promue par Lacan, du sujet de la jouissance et du sujet que représente le signifiant pour un autre signifiant. Si le « sujet de la jouissance » semble un hapax, Lacan continuera de soutenir en janvier 1977 que, dans la paranoïa aussi, le signifiant représente le sujet auprès d'un autre signifiant et qu'il faut y prendre en compte l'objet *a*.

---

<sup>8</sup> Cette traduction de *Denkwürdigkeiten* me paraît plus littérale que *Mémoire d'un névropathe* (Seuil).

Une approche du texte avec la jouissance permettrait, ajoute Lacan, d'insérer le texte de Schreber dans le discours lacanien le plus récent, en prenant en compte sa position d'objet dans une érotomanie mortifiante. Nous ne sommes pas si loin de la reconnaissance par Freud du caractère freudien du livre de Schreber en tant qu'il éclaire la théorie de la libido et de ses investissements. En 1966, Lacan n'a pas encore opéré le dénombrement de la jouissance, la distinction entre la jouissance phallique et l'autre jouissance, celle qui ne convient pas à qui parle, celle qu'« on » refoule d'un refoulement qui pourrait être l'*Urverdrängung*, celle qu'il arrive qu'elle soit imputée à l'Autre. Lacan en viendra à les inscrire dans le nœud borroméen à trois ronds, en ajoutant une autre modalité du jouir, le j'ouis sens.

Ces déplacements dans l'élaboration de Lacan m'ont autorisée à convoquer Schreber dans le séminaire que nous avons fait, Elisabeth Leypold et moi, sur les enjeux du phallique. En prenant acte du passage opéré par Lacan du concept de phallus à la fonction phallique nous avons fait l'hypothèse que substantifier l'adjectif pouvait permettre de redonner vie à un concept que Lacan, quoi qu'on en dise, n'abandonne pas. À cause de la remarque de Freud sur la langue de fond et malgré le «  $\Phi 0$  » de 1958, à cause de l'hypothèse de 1966, à cause aussi d'un travail précédent sur l'accès hystérique, cette attaque qui peut faire confondre la « grande hystérie » avec la psychose, j'ai supposé que son texte pouvait nous instruire sur les batailles de jouissances.

Est-ce là attendre du texte de Schreber qu'il nous instruisse sur une question différente de celles que lui-même pose et articule ? Risque-t-on de tomber sous le coup de la critique radicale que Jean Allouch porte aux lectures de Freud, de Lacan et de toute la littérature schreberienne qui a emprunté leurs frayages ? Les questions que Schreber pose, les réponses qu'il articule, concernant des vérités religieuses nouvelles, il les adresse aux lecteurs que la religion intéresse ou préoccupe, qu'ils soient croyants, voire théologiens, sceptiques comme il l'était lui-même avant son expérience, voire athées. C'est au lieu de cette adresse qu'Allouch se place avec son *Schreber théologien*. Or, au cœur de l'expérience et de la construction théologique de Schreber il y a la dimension érotique de la relation entre lui et un Dieu qui n'est pas le Dieu-père de la tradition judéo-chrétienne. Pour le darwinien qu'il était, ce Dieu-père a pris du plomb dans l'aile avec la théorie de l'évolution. La relation que Schreber entretient avec son Dieu met en jeu une érotique nécessaire à une survie post-darwinienne de Dieu.

Des phénomènes d'effondrement et de la construction délirante qui vient y répondre, Lacan induit la forclusion du signifiant du Nom du Père, un signifiant venu tout droit de la religion chrétienne. Pour penser le remaniement du délire, Freud induit un complexe paternel favorable. Malgré leur écart, ces lectures ont en commun de ne pas prendre en compte le message de Schreber, l'érotique qui est au cœur de la construction théologique et de sa relation avec son Dieu, de ne pas se demander si cette érotique contribue de façon efficace au mouvement qui permet une restauration du sujet. Cette dimension érotique autorise une lecture du texte avec la question des jouissances.

La force du texte de Schreber, de son expérience d'écriture, a pourtant contribué à la formation par Lacan, en 1966, d'une autre hypothèse de lecture, avec la jouissance précisément. De son côté, Freud n'a pas été sourd à la demande que Schreber adressait aux médecins et aux scientifiques ; il demandait que des observations faites sur son corps confirment sa féminisation et l'existence de nerfs de la volupté. Freud n'a pas écarté parce que délirante sa conception des rayons divins comme condensation de fibres nerveuses et de spermatozoïdes ; il y reconnaît rien moins que les investissements libidinaux de sa théorie. Façon, il l'admet, de ne pas reculer devant la possible part délirante dans la théorie. Mais, malgré cette remarque audacieuse à propos de la dimension économique, dimension que retrouve l'approche par Lacan de l'économie des jouissances, Freud en appelle au complexe paternel pour penser le délire comme tentative de guérison. C'est un bon exemple de sa difficulté à articuler les problématiques du sexuel et du père, difficulté sur laquelle François Balmès avait attiré notre attention. Une approche par la fonction du phallique dans l'économie des jouissances permet de faire un pas de plus.

Je voudrais soulever très rapidement un autre point. En 1958, Lacan critique le « génétisme » de Freud et la place qu'il fait à l'historicité, à « l'histoire du développement du délire ». Il y a là un écho des débats de l'époque entre les tenants de l'histoire et les tenants du structuralisme. L'élaboration soutenue par Lacan avec la structure langagière s'inscrit alors dans ce débat. En regard de ce débat il est intéressant de lire comment Schreber se débrouille pour tantôt isoler l'exposé de son système théologique (les chap. I, II, XVIII, XIX), tantôt pour tisser ensemble le récit de ses vicissitudes personnelles, l'attention qu'il porte aux dates et aux événements et l'exposé de la « construction prodigieuse » qu'il en tire.

Ce débat perdure autour des choix que l'on fait de lire tel ou tel texte. Faut-il s'en tenir au texte des *Mémorables* supposé dévoiler la structure ? Pourquoi se passer d'autres textes, ceux publiés par Schreber, les textes juridiques, les expertises médicales, et aussi les documents psychiatriques et juridiques découverts et publiés beaucoup plus tard ? À sacraliser le seul grand récit on se prive d'un texte où Schreber, écrivant en juriste, se fait clinicien de lui-même pour ses pairs, on se prive aussi de quelques coordonnées du troisième effondrement dont il n'est pas revenu.

Il me semble que le recours au nœud borroméen, fût-il intuitif, le nœud qu'on fait, qu'on rate, qu'on fait de plusieurs façons et pas le nœud dessiné, fixé, qu'on regarde pour l'appliquer, permet d'inclure le temps dans la structure borroméenne. Dans le temps qu'il faut pour nouer, pour renouer ce qui s'est dénoué et qui peut se défaire à nouveau, la bataille des jouissances joue sa partie.